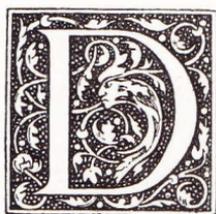


ARMOIRES DE LA VILLE D'ANVERS

XXIX

ANVERS. — LA VILLE CATHOLIQUE. — LES ÉGLISES. — ÉMEUTES
ET PILLAGES. — LES PRINCIPAUX SANCTUAIRES.



De toutes les villes flamandes et brabançonnnes, Anvers est, après Bruxelles, la plus connue des étrangers, la plus fréquemment visitée, la plus régulièrement traversée; c'est donc celle dont nous parlerons le moins. Aussi bien ce serait folie que de prétendre décrire, en quelques pages, une ville de cette importance, aussi vaste, aussi vieille, aussi riche, aussi parée, aussi célèbre, aussi grande par sa fortune merveilleuse et par le rôle qu'elle a joué.

Retracer son histoire, en outre, il n'y faut pas songer, ce serait raconter quatre siècles au moins de l'histoire de Belgique. La parcourir en détail, il nous faudrait des volumes pour le faire avec fruit. Du reste, histoire et description ne sont plus à faire. Trois de ses enfants, trois Anversoïses de naissance et de cœur, se sont chargés de cette pieuse besogne, et s'en sont acquittés de façon à satisfaire les plus exigeants¹. C'est à eux qu'il nous faut renvoyer ceux qui désirent connaître à fond cette grande, noble, puissante et valeureuse cité.

1. Voir *Geschiedenis van Antwerpen*, par Mertens et Torfs, *l'Histoire d'Anvers*, par Louis Torfs, et *l'Histoire des rues et places publiques de la ville d'Anvers*, par Augustin Thys.

La tâche était glorieuse, au reste, et bien capable de provoquer l'enthousiasme. Rien ne manque à Anvers pour la rendre fameuse. Trois ou quatre fois elle a été la cheville ouvrière des destinées de son pays. Avec son port superbe, avec sa Bourse influente, ses banques, ses entrepôts, elle peut compter parmi les places les plus riches et les plus commerçantes du monde. Avec Rubens et son école de peinture, elle brille au premier rang des cités artistiques, et la gloire des Plantin, qui rejaillit sur elle, la transforme en un centre de science et d'érudition.

Ajoutez à cela qu'elle a donné le jour à une pléiade de nobles esprits, d'hommes intelligents, de magistrats intègres, de navigateurs hardis et d'écrivains précieux. Ajoutez encore que ses vieilles demeures et ses antiques monuments sont un vrai régal pour l'archéologue, et qu'enfin, dernière curiosité, elle est la grande cité catholique du Nord, celle où la foi imagée, apparente, s'affiche avec le plus de pompe et d'ostentation.

C'est en effet l'un de ses caractères typiques, celui peut-être qui frappe le plus l'étranger, que cette piété s'étalant au dehors avec une complaisance, une exubérance et un faste, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, même pas en Italie. Point de quartier qui n'ait son calvaire, point de rue qui n'ait sa madone nichée dans la façade ou à l'angle de quelque maison, avec son dais majestueux, son auvent ambitieux ou son baldaquin de tôle peinte, avec son tribut de fleurs artificielles et la lampe obligatoire.

Balayées par le souffle de la Réforme, anéanties au moment du pillage des églises, ces images propitiatoires ont reparu sous la domination autrichienne. Elles se sont multipliées au siècle dernier quand le catholicisme était maître absolu du spirituel et du temporel; et depuis lors, les révolutions se sont succédé, les évolutions sociales, politiques, religieuses, se sont accomplies, les bandes révolutionnaires ont défilé au pied de ces sanctuaires aériens sans en atteindre aucun, sans en détruire un seul. Le culte familial de ces dieux lares s'est

maintenu presque intact, et si la dévotion, distraite par des pensées plus modernes, oublie parfois d'entretenir la lampe votive, et plus fréquemment encore d'en nettoyer les carreaux, du moins jamais le libre esprit n'a eu la pensée de supprimer ces pieux emblèmes.



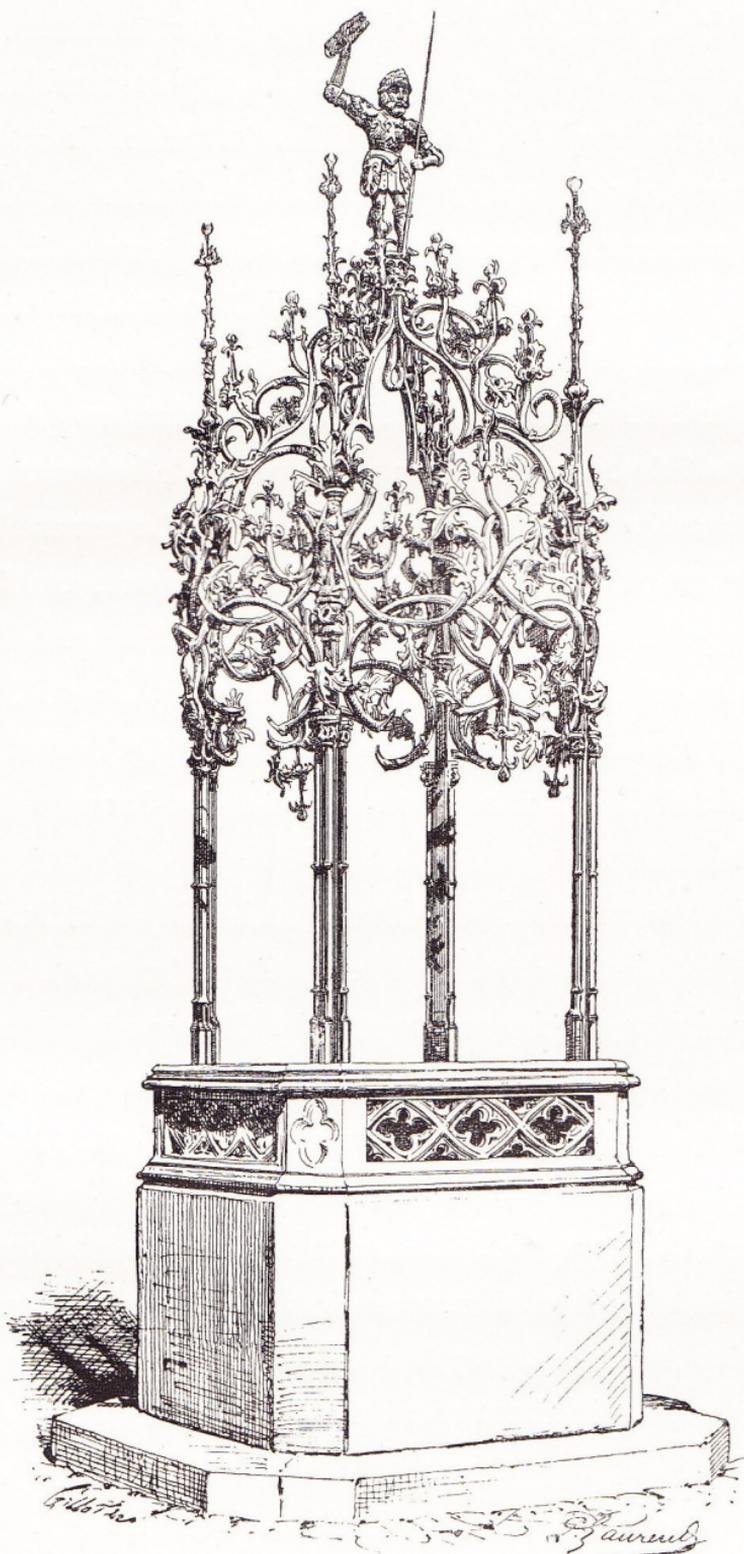
ANVERS : CALVAIRE A L'ENTRÉE DU STEEN

Dans les églises, c'est ce même sentiment de dévotion imagée qui éclate et domine; moins sensible peut-être à cause de la destination du lieu, mais non moins vif cependant. Plus de temples nus, plus de sanctuaires pauvres et vides, comme ceux qu'on rencontre en tant d'autres villes. Plus de pratiques austères, de foi ascétique, mais

une piété fleurie, riche, proluxe dans ses atours, coquette dans sa parure, avec une profusion d'ornements boursoufflés et contournés, avec des rinceaux, des guirlandes et des palmes à foison. Partout les vieux murs sont envahis par des tableaux gigantesques, les sévères ogives enserrent des balustrades brillantes de marbres éclatants, et au fût respectable des antiques colonnes se greffent des consoles supportant un paradis de saints aux vêtements agités.

Même dans la cathédrale, dans le vaisseau admirable de Notre-Dame, cette impression se fait jour. En vain Quentin Metzys a-t-il édifié, devant le seuil même de cette église, cette admirable ferronnerie qui témoigne de son premier état; en vain, l'architecte a-t-il donné à son œuvre des proportions superbes; en vain, le génie du moyen âge a-t-il fait jaillir du sol une des plus impressionnantes créations qu'on puisse concevoir; en vain, le style gothique a-t-il déployé là toutes ses magnificences en édifiant, sur cent vingt-cinq robustes piliers, une des nefs les plus merveilleuses qu'on puisse souhaiter. La ménagerie étrange dont Van der Voort a couvert la chaire de vérité, les sculptures de Duquesnoy, les statues et les confessionnaux de Verbruggen, les cartouches funèbres qui s'accrochent aux parois, les toiles et les panneaux de Rogier van der Weyden, de Franken, de Quellin, de Zegers et d'Otto Venius donnent le change à l'esprit, détournent l'attention et fournissent, somme toute, la note dominante. Et le souvenir que l'on emporte de cette perle architectonique est bien moins imprégné des grandes lignes de la construction, que des tons superbes, des couleurs étincelantes, des carnations vigoureuses et brillantes, qui éclatent et pétillent dans les deux chefs-d'œuvre immortels de Rubens, dans cette *Présentation* et cette *Descente de croix* si fameuses, qui décorent le transept.

A Saint-Jacques, l'impression est encore plus vivace. Le cadre, en se rétrécissant, grandit l'importance des accessoires. Les formes vénérables du sanctuaire primitif sont rejetées dans la pénombre. Il semble qu'une végétation marmoréenne toute faite de cartouches



ANVERS : LE PUIITS DE QUENTIN METZYS

gracieux, d'appliques délicates, de supports contournés, de saints maniérés, d'anges bouffis et grassouillets, plus semblables à des amours qu'à des séraphins, ait envahi le sanctuaire. Et cette marqueterie de marbre blanc et noir qui forme le jubé, ferme les chapelles et s'accroche aux murailles, nous raconte la piété agissante du xvii^e siècle, pendant que la chaire, chef-d'œuvre de Willemsen, étale à nos yeux l'opulence du clergé flamand à la veille de la Révolution.

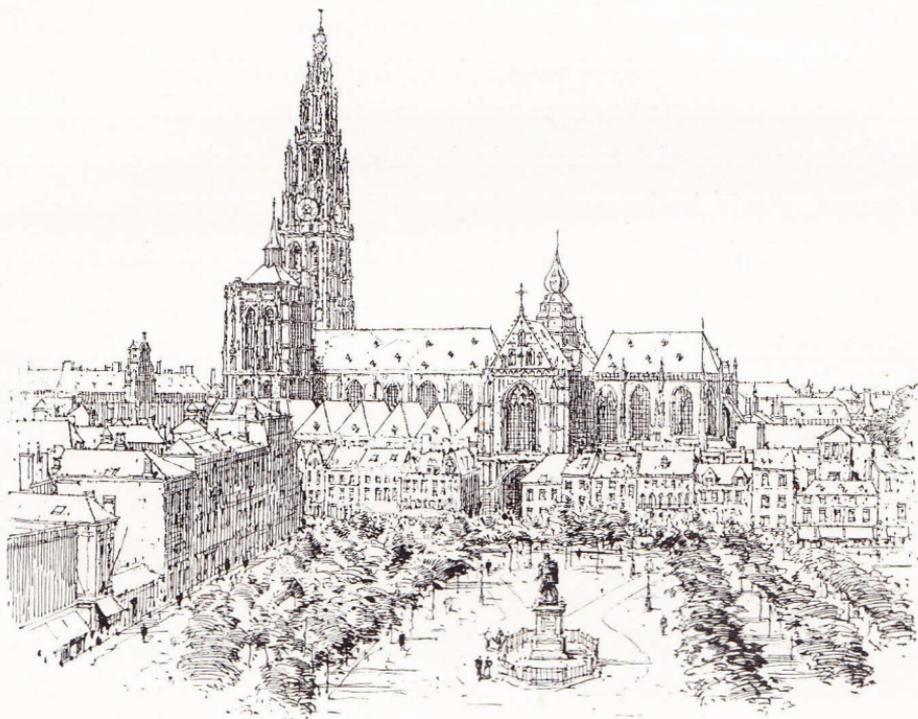
Saint-Paul, l'ancienne église des Dominicains, est dans le même cas. Le xvii^e siècle a lambrissé ses vieux murs de boiseries coquettes, découpées, brodées, ciselées avec un art exquis. La parure fait oublier le temple, et ce qu'on vient voir dans le sanctuaire, ce n'est pas sa forme, ce ne sont point ses lignes, ses proportions, son élégance, sa pureté, c'est seulement sa parure, un Rubens, deux Craeyer, un Jordaens, des copies de Van Dyk, des statues de Quellin et des sculptures de Vervoort, tout comme on vient à Saint-Jacques pour voir le tombeau de Rubens.

Mais c'est surtout à Saint-Charles, à l'église des jésuites, que le sentiment d'extériorité cossue s'affirme d'une façon intense. Ici, tout est riche, puissant, insinuant et souple. Une magnificence un peu vulgaire, mais redondante, éclate dès l'abord dans l'opulente façade, revue et corrigée, dit-on, par Rubens, et dont les proportions ornementales feraient bondir Scamozzi et le divin Palladio.

Tout est décor, en effet, dans cette architecture théâtrale. A l'intérieur, point d'étalage démesuré de richesses ni de trop grande somptuosité, l'incendie de 1718 a eu raison du luxe primitif, mais vous chercheriez vainement aussi un angle droit ou un profil rigide. Dans tout l'édifice, il y a une telle souplesse de lignes, une telle flexibilité de contours, que l'esprit ému, attendri, affadi par tant de complaisance, est forcément ramené vers la puissance de ce Dieu bienveillant, qu'on a si confortablement logé, et vers l'influence de la sainte corporation qui détient son sanctuaire.

Il n'est pas jusqu'à la forme générale du temple qui ne soit une

révélation. Nous n'y découvrons plus, en effet, ces profils élancés des anciennes cathédrales, ces lignes droites et verticales qui troublent l'esprit, et enlèvent l'imagination vers des espaces éthérés. Le plan est celui des basiliques romaines, et l'on sent, rien qu'à ce fait, que les yeux ne se portent plus vers le ciel, mais vers la Ville éter-



ANVERS : LA CATHÉDRALE, VUE DE LA PLACE VERTE

nelle, d'où l'on reçoit le mot d'ordre et d'où vient toute inspiration.

Il ne faudrait point conclure toutefois, de l'aspect relativement mondain qu'affecte l'ornementation des églises anversoises, que la tolérance règne dans les esprits, et que le catholicisme moderne répudie, aux bords de l'Escaut, les traditions sévères et les rigides inspirations, que nous avons constatées à Ypres, à Bruges et dans le reste de la Flandre. Ce serait grandement se tromper. Ici la lutte est aussi vive qu'ailleurs, et les armes employées sont de même nature.

Comme à Furnes, comme à Nieupoort, nous trouvons dans chacune de ces églises une Vierge de grandeur naturelle, une statue

sans distinction, sans grâce, au geste raide et compassé, au visage impassible, au regard fixe et dur, toute couverte de velours brodé, et portant sur le front une énorme couronne en argent repoussé. C'est la madone du lieu, et les *ex-voto* pendus tout à l'entour nous apprennent assez qu'elle sait faire des miracles. C'est elle qu'on vient prier; c'est elle qu'il faut fléchir.

Puis, comme si cette sévère madone, dont l'image envahit tous les coins de la ville, n'était pas suffisante à faire rentrer en eux-mêmes les pécheurs endurcis, tout auprès de Saint-Paul le clergé prévoyant a dressé un calvaire immense, bien capable de provoquer l'effroi chez les plus indifférents. Je vous fais grâce des statues qui décorent ce calvaire. Je passe sous silence cette rocaille gigantesque de vingt mètres de haut, plaquée contre le transept de l'église, et qui, après avoir abrité dans ses anfractuosités multiples les épisodes de la Passion, se termine par une croix énorme supportant le Sauveur qui foule à ses pieds la Mort, dont il semble triompher en mourant. Mais à la base de ce rocher postiche, il existe une caverne sombre, une grotte obscure.

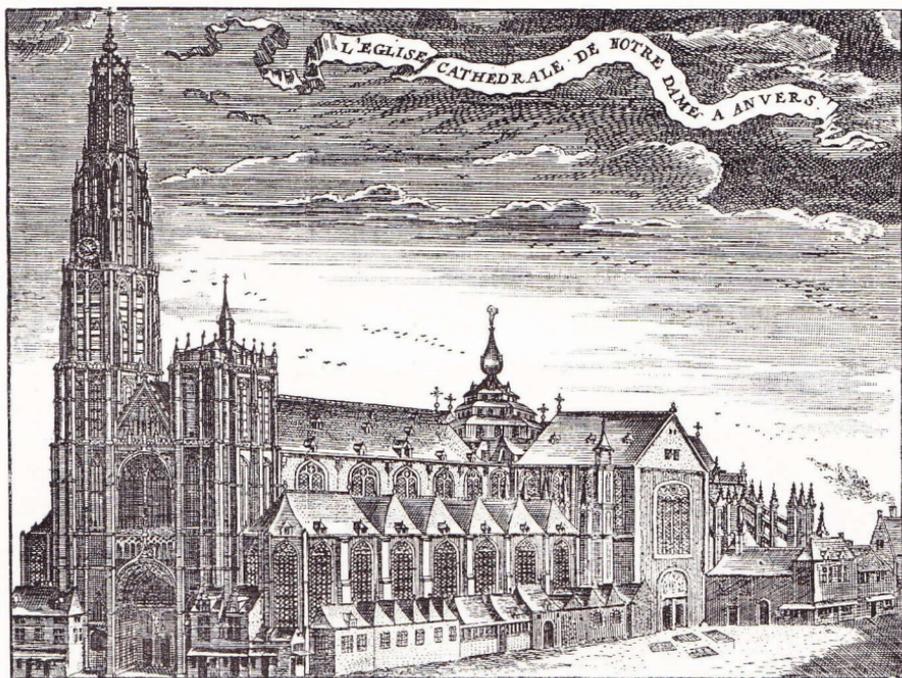
Fouillez cette grotte du regard sans vous laisser arrêter par ces deux Romains en tôle peinte, qui semblent garder le saint Sépulcre. Tout autour, enfermés dans des trous grillagés, derrière des barreaux énormes, de pauvres damnés, à moitié calcinés, effrayants d'angoisse et de douleur, se débattent au milieu des flammes, tendant vers le visiteur leurs bras désespérés, lançant vers lui leurs regards suppliants, dont des écriteaux en fer-blanc se chargent de traduire les éloquentes appels :

ONTFERMT U MYNER!

« Ayez pitié de moi ! » Fantasmagorie, direz-vous, que ce purgatoire en terre cuite, avec ses bonshommes peinturlurés. Fantasmagorie certes, mais fantasmagorie terrible, impressionnante, efficace dans ses effets. Regardons-la avec curiosité, avec intérêt, mais gar-

dons-nous d'imiter ce voyageur allemand, qui, dans sa gracieuseté germanique, commençait le sommaire d'un de ses chapitres, en parlant de la « dévotion stupide des Anversois ¹ ».

Eh quoi! nous admettons la fiction au théâtre, dans le roman,



LA CATHÉDRALE D'ANVERS
(Fac-similé d'une ancienne estampe.)

dans la peinture. Nous l'acceptons partout dans les représentations de la nature, dans l'expression de la vie, dans le domaine de ce que nous pouvons voir, toucher, contrôler; et nous voudrions que des esprits simples, des intelligences mal préparées, des cerveaux crédules consentissent à la bannir *a priori* de la religion, c'est-à-dire d'une croyance qui échappe à tout contrôle extérieur? De quel côté, je le demande, est le jugement sain, le raisonnement, la réflexion, la connaissance du cœur humain? Oublions-nous, par hasard, que les imaginations jeunes voient toujours au delà de ce qu'on leur montre, et

1. Forster, *Voyage sur les bords du Rhin et en Flandre*.

avons-nous désappris qu'au temps de Sophocle, comme au temps de Shakespeare, il suffisait d'une pancarte suspendue sur la scène, pour évoquer devant des spectateurs d'élite le décor d'une forêt, d'un champ, ou l'intérieur d'un palais ?

Cette fantasmagorie, mais c'est l'instruction par les yeux, l'éducation par l'image, une découverte que nous croyons avoir récemment faite, un mode d'enseignement dont nous commençons seulement à comprendre toute la puissance, et que le catholicisme emploie depuis des siècles avec succès. Ce purgatoire est enfantin, je l'accorde. Mais tenez compte un instant de l'état des cerveaux pour lesquels il a été construit. Une fois entrée dans ces yeux novices, une pareille image s'oublie difficilement. Elle se mêle à d'autres souvenirs ; elle complète les sombres improvisations qui tombent de la chaire ; elle apparaît à ces esprits troublés comme la confirmation des menaces retentissantes, qui vibrent dans le sanctuaire. Elle pèse sur ces consciences mal éclairées comme un cauchemar incessant, qui obsède l'intelligence et la dispose à une obéissance passive.

Mais voilà que le sujet nous entraîne. Nous tombons dans le domaine de la métaphysique ; les abstractions nous enserrent dans leur réseau et nous nous attardons à constater l'ingéniosité déployée par la puissance religieuse pour asseoir son empire dans les Flandres, alors que notre but était simplement de signaler une lacune étrange, qui se manifeste d'une façon singulièrement uniforme dans tous les temples anversoïis.

Cette lacune, vous l'avez deviné, c'est l'absence complète, presque absolue, et, par cela même, très remarquable, de tous les ornements primitifs qui décoraient les églises d'Anvers.

Ces temples, que nous venons de parcourir, ont tous conservé leur élégance originelle. L'architecture a vaincu les siècles, la pierre a triomphé des ans, mais rien de ce qui servait primitivement à parer le sanctuaire n'est parvenu jusqu'à nous. Des statues, des tombeaux, des croix, des autels, des retables, des lampes d'argent,



ANVERS
 MONUMENT ÉLEVÉ AU DUC D'ALBE
 (Fac-similé d'une ancienne gravure.)

des ciboires de vermeil, des châsses d'or, il n'est rien demeuré, et c'est à peine si quelque triptyque, restitué après coup, vient nous apprendre qu'au temps où l'on édifiait de si majestueuses basiliques, il fleurissait à Anvers des arts admirables, mis en œuvre par des artistes d'un inimitable talent.

Une semblable lacune peut-elle exister sans motif? Non, assurément. Aussi l'explication en est-elle facile; et c'est aux « briseurs d'images » qu'il faut demander compte de tant de trésors disparus. Quelques jours ont suffi à l'anéantissement de cet amas de richesses, et l'on a comme un serrement de cœur à la pensée que cet irréparable désastre s'est accompli sous les yeux de magistrats timorés, devant des milliers de bourgeois en armes, mais « tellement estonnés qu'ils estoient comme s'ils eussent été ensorcelés »; magistrats et bourgeois aux « cœurs et mains liés » qui, dans ces journées néfastes, se montrèrent « plus diligens à défendre leurs corps et biens ¹ », qu'à protéger les trésors qui faisaient l'honneur de leur pays et la gloire de leur ville.

Il faut lire, dans les récits du temps, les hauts faits des « meschants garnemens » auteurs de ces méfaits. Il faut les voir s'amasser sur le *Marché aux gants*, pénétrer de force dans la cathédrale, en chasser le margrave et ses hallebardiers, se grouper autour de la chaire, entonner les psaumes, et, à la voix d'un forcené, le prédicant Herman Modet, se lancer, comme une meute furieuse, et faire main basse sur les merveilles d'art entassées dans le sanctuaire.

Tableaux, châsses, reliques, autels, statues, candélabres, croix, ciboires, ostensoirs, lustres et calices, tout est brisé, mis en pièces et détruit avec un acharnement incroyable. Trois heures durant, un forgeron de la corporation des *Kraankinders* s'acharne après la porte de la *Paykamer*, où se trouve enfermé le trésor du chapitre ².

1. Meteren, *Histoire des Pays-Bas*.

2. Augustin Thys, *Histoire des rues et places publiques de la ville d'Anvers*.

Enfin la porte cède; et l'argenterie, les bijoux, les chasubles brodées, les livres de comptes, les registres de musique, les registres mortuaires, les ornements d'autel, tout devient la proie de ces égarés, tout est brisé, lacéré, détruit avec une furie sans pareille.

Trois jours de suite, ces misérables revinrent à la charge, et dans l'entre-temps ils « s'encoururent partout pour faire de mesme ailleurs ». Saint-André, Saint-Georges, Saint-Michel, Saint-Jacques, les Franciscains, les Sœurs-Blanches, les Sœurs-Noires, les Bégards, les Nonnains, les Fakens, les Prêcheurs, toutes les églises, toutes les chapelles de la ville furent mises à sac, et ce n'est qu'après ces hauts faits accomplis, c'est seulement lorsqu'il ne resta plus rien à protéger que le margrave parut se réveiller, et que la bourgeoisie sortit de son long engourdissement. Ils « prindrent dix ou douze prisonniers, desquels il y en avoit trois qui furent trouvés coupables du fait, et partant ils furent pendus sur le marché, trois autres furent bannis, et le reste fust puny d'une autre façon ¹ ». Voilà quelle fut la conclusion de ce drame iconoclaste.

Triste tableau, n'est-il pas vrai, mais auquel l'histoire fournit un pendant plus lugubre encore. Je veux parler de cette effroyable journée du 4 novembre 1576, qui porte dans les annales du temps le nom significatif de « furie des Espagnols ».

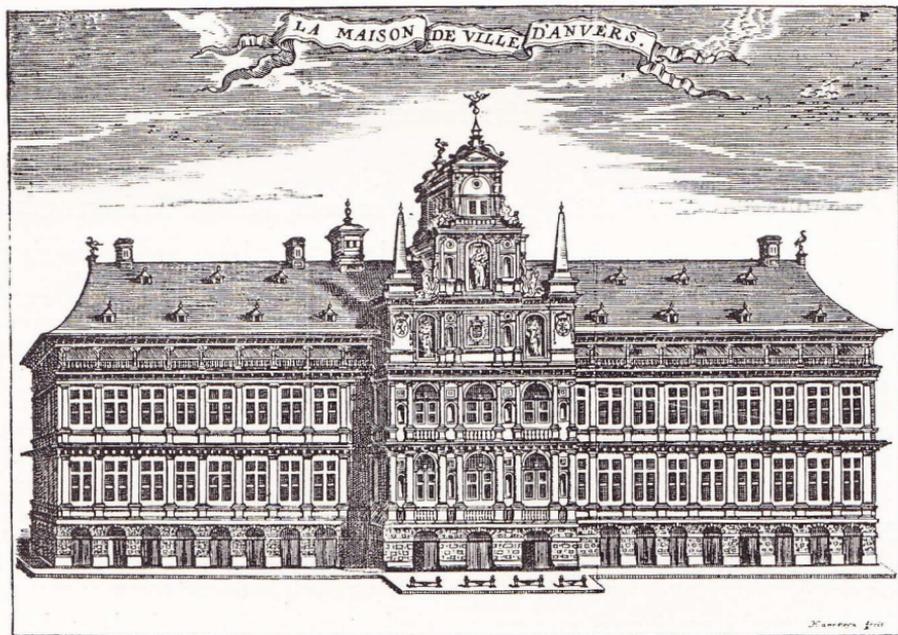
Ce jour-là, une soldatesque étrangère, ivre de vin et de carnage, s'échappa de la citadelle et se rua sur la ville, qu'elle mit à feu et à sang. L'Hôtel de ville fut brûlé « les rües appelées Soutruye, Suyckerruye, Botteruye ², la rüe aux Fromages, la rüe aux Pommes, la rüe des Orfèvres, la rüe des Rôtisseurs, la galerie de Notre-Dame, la galerie de l'Argenterie, une partie de la rüe de Tournay et de la Hoochstrate et le marché au Lin, en tout plus de cinq cents maysons » devinrent la proie des flammes; et l'historien auquel nous empruntons ce passage ajoute : « C'estoyent toutes maisons

1. Meteren.

2. Rues au Sel, au Sucre, au Beurre.

où l'on tenoit boutique, et lesquelles estoyent pleines de toutes sortes de marchandises, tellement qu'on estima ce dommage autant que tout le pillage. »

Celui-ci cependant fut effroyable. Ces forcenés « prindrent en argent contant plus de 40 tonneaux d'or ou vingt cent mille escus ¹,



ANVERS : HÔTEL DE VILLE
(Fac-similé d'une ancienne estampe.)

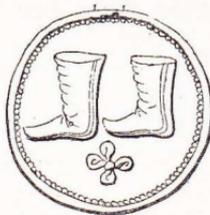
sans les joyaux, la vaisselle d'argent et autres choses ». Et ce n'est point tout : on massacra sept mille personnes, on mit les gens à rançon, ni l'âge ni le sexe ne trouvèrent grâce devant ces forcenés, et, dans sa naïveté touchante, le chroniqueur ajoute : « On n'ouït pas beaucoup qu'ils se fussent mis à violer les femmes, pour ce que la première nuit ils furent trop las et faibles de faim, de soif et de travail. »

Les biens, que ces brigands avaient extorqués par leurs violences sans nom, étaient si considérables qu'ils ne savaient qu'en faire. Ces

1. Deux millions d'écus d'or (plus de dix millions de notre monnaie).

richesses si péniblement amassées furent honteusement gaspillées par les gredins qui venaient de s'en rendre maîtres. On en vit qui se mirent à jouer et perdirent dix mille écus dans un jour. D'autres se firent fabriquer des gardes d'épée, des manches de poignard et même des cuirasses entières en or fin. Tous se livrèrent aux plus odieuses débauches et aux dépenses les plus folles. Un historien estime à plus de soixante millions la somme que représenteraient aujourd'hui ces déprédations effroyables. « Jamais, à aucune époque, ajoute-t-il, notre ville ne fut la victime d'un aussi épouvantable désastre. »

Nous avons tenu à rappeler ces deux faits, bien qu'ils fussent fort connus, qu'ils aient été publiés, redits et répétés, et qu'ils aient fourni aux écrivains des deux camps le sujet de dissertations aussi longues que diffuses, parce qu'ils donnent, dans leurs excès, la note des deux grandes influences qui, à partir du xv^e siècle, se disputèrent la possession d'Anvers et pesèrent le plus lourdement sur ses destinées. Nous disons dans leurs excès, parce qu'il serait tout aussi injuste de rendre la Réformation responsable du « bris des images » que le Catholicisme complice de la « furie des Espagnols ». Mais il n'en est pas moins vrai que, sur ce sol généreux, les deux principes de la libre pensée et de l'aveugle soumission au Saint-Siège furent toujours en présence, disons mieux, toujours en lutte; et que la vieille cité anversoise dut les alternatives de grandeur et d'abaissement qu'elle traversa pendant trois siècles au triomphe passager ou à l'exclusion temporaire d'un de ces grands principes.



HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.